

Garage

Nicholas Dawson

Numéro 137, mai 2013

Le parfum

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69139ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dawson, N. (2013). Garage. *Moebius*, (137), 82–86.

NICHOLAS DAWSON

Garage

L'enfant sait se pendre quand il le faut. Il n'a qu'à viser la poutre de ses yeux pour reconnaître la corde ; il sait faire le nœud. C'est trop haut, il le sait aussi. Il est trop petit, il cherche une échelle : son père doit en avoir une pas loin. Là, sur le mur du garage. L'échelle est placée à l'horizontale : drôle d'idée, qu'il se dit.

Le père a tout ce qu'il faut pour se tuer. Autour de l'échelle, c'est une mosaïque d'armes : les scies, les marteaux, la tronçonneuse avec ses dents, comme un requin. L'énorme disqueuse ressemble à une sangsue. Il serait plus simple de la brancher avec les pieds dans l'eau.

L'échelle est à portée de main. Elle est plus lourde qu'il ne le croyait, même à l'horizontale. Elle tombe sur ses épaules, son corps tombe dans l'eau. La tronçonneuse n'a pas bougé. Il s' imagine pourtant que tous les outils s'effondrent sur lui. Sur sa peau se plantent les dents des scies, frotte le papier sablé de la disqueuse. Des marteaux cognent sur sa tête comme dans les dessins animés. Et le sang se mêle à l'eau stagnante du garage. C'est comme se pendre, se dit-il. Le père viendra chercher son échelle un jour ou l'autre et il aura la même surprise, avec quelques textures de plus, quelques odeurs aussi. Du thon en canne émietté dans l'eau.

*

Il pleut sur le béton : ça vient de dehors, de la porte mal fermée, du drain bouché par des feuilles d'automne. Ou par un enfant. C'est ce qu'il croit : un tout petit corps se cache dans le drain.

L'eau coule encore. Il la laisse monter. Il attend que la flaque se transforme en lac, que le lac se transforme en rivière. Il attend que cessent les éclaboussures, que l'écume disparaisse et que la rivière retrouve le calme. Il attend que l'enfant du drain se noie.

L'agonie est longue. Ça y est. Il peut maintenant appeler le père.

L'eau monte jusqu'aux genoux, crie le père, mais l'enfant voit plutôt l'eau monter jusqu'aux outils électriques accrochés bien bas aux murs du garage. Il voit déjà des flammèches et bientôt, là où il y a de l'eau, il verra du feu.

*

L'enfant regarde la fenêtre, le parc devant la maison, les voitures dans l'allée. Il fait des simagrées, il fait le fou. Il lance des cris de joie et des sons monstrueux. Il sort la langue, écrase son visage, étire son visage, écrase son visage à nouveau. Il soulève son t-shirt, écrase son torse, sort la langue et imagine des seins. Il bouge les hanches, il bouge les fesses, il lance encore quelques cris de joie. Il aperçoit son reflet dans la fenêtre et s'arrête. L'enfant replace son t-shirt. Ferme la bouche. Se tait. À quoi bon, se dit-il, si personne ne regarde. Le parc reste là, les arbres, les voitures. Aucun passant.

Il se tourne vers le miroir au mur de sa chambre. Mais encore là, au fond, il revoit la fenêtre. Le parc, les arbres, les voitures.

*

L'enfant parle à sa meilleure amie au téléphone et s'excite du projet : se perdre dans le fond d'une malle à costumes et se déguiser avec tout ce qu'on y trouve. Il voit déjà le chapeau de pompier agencé aux bottes de pluie, une robe de princesse et des jeans déchirés. Il s'imagine tous les noms qu'il portera. Les lettres seront choisies comme les vêtements : les deux mains battant l'inconnu, les yeux fermés.

L'enfant descend au garage et entend le père ruminer. L'échelle est à nouveau tombée.

L'enfant demande la permission, ne se gêne pas pour élaborer le projet en détail: les costumes, l'inconnu, les prénoms, la meilleure amie. Le père regarde l'échelle à ses pieds. Le père ne dit rien, il serre le marteau dans sa main. Le père lance le marteau qui atterrit sur le drain. Le père refuse et sermonne: tu n'as que des filles, où sont les garçons. Tu n'as qu'un seul nom, tu n'en auras pas d'autres. Où sont les garçons pour jouer dans un garage avec marteaux et échelles, avec disqueuses et tronçonneuses. Va jouer aux outils avec un garçon et reviens blessé, une jambe en moins, un bras qui pend, un œil perdu en chemin. Te savoir méchant, te savoir violent. Te savoir les mains sales pleines d'échardes et des bleus sur les genoux. Te savoir l'épaule disloquée, la tête prise dans une clôture. Te savoir battu et triomphant, fier de l'œil au beurre noir. Te savoir entre la vie et la mort dans un garage avec des outils et des amis garçons. Où sont les garçons. C'est quoi, leurs noms. Quel est ton nom. Tu n'as qu'un seul prénom. Je t'ai choisi un seul nom. Quel est ton nom. Dis-moi ton nom.

*

L'enfant chuchote son nom.
 Quel est ton nom. Plus fort. Ton nom.
 L'enfant chuchote son nom avec un peu de nausée.
 Plus fort. Prends le marteau. Dis-moi ton nom. Lance le marteau. Sois un homme, quel est ton nom.
 L'enfant vomit sur le marteau.
 L'enfant vomit sur l'échelle.
 L'enfant vomit sur le drain.
 L'enfant vomit sur ses pieds.
 L'enfant ne dit plus son nom. L'enfant ne pleure pas. Il attend que les pleurs se noient à l'intérieur.
 L'enfant se sauve, pourtant. Comme une mauviette, qu'il se dit. S'enferme dans sa chambre comme le fait sa sœur, parfois. Regarde dehors, la rue déserte et les deux voitures dans l'allée du garage. Il attend que le père monte, mais le père ne monte pas. L'enfant voudrait se sauver à nouveau, mais il n'a qu'une seule chambre dans laquelle s'enfermer. Comme sa sœur, parfois.

L'enfant arrive à retenir ses pleurs en se mordant l'intérieur de la joue, en cognant sa tête contre le mur, en se donnant des coups de poing dans le ventre. Il se bat, comme ça il sera triomphant.

*

Les costumes d'Halloween sont dans le garage, dit la mère. Je sais que tu as peur du garage. Je sais que tu crois qu'il y a plein d'araignées qui mangent les enfants. Je sais que tu crois qu'il y a plein de poissons dans l'eau qui ne s'évapore pas quand il pleut. Je sais que tu as peur des piranhas aux grosses dents qui se nourrissent d'enfants, des sangsues qui sucent le sang des enfants. Tu es un enfant, je sais que tu as peur des monstres et des fantômes qui dorment sous le drain. Mais va les chercher, les costumes, dit la mère. Va chercher les costumes dans le garage, mon enfant.

L'enfant regarde les outils, l'échelle, l'eau. Il n'y a pas de piranhas, ici, pas d'araignées. La disqueuse est une disqueuse, se dit-il, elle sert à sabler le bois. La tronçonneuse est encore là, poussiéreuse parce que le père ne l'utilise pas. Les marteaux sont cachés dans la boîte à outils. Et l'échelle reste là, immobile comme l'horizon. Cette fois, elle ne tombera pas.

L'enfant regarde la poutre au plafond en plaçant ses pieds sur le drain. Il imagine la corde, le nœud, son cou, ses pieds qui se balancent comme un pendule. Son corps en entier serait une flèche vers le bas.

L'enfant remonte avec le sac de costumes dans les bras. Ça pue dans le garage, dit-il fièrement. Ça sent le poisson pourri. Ça sent l'enfant mort.



La mariée, Louise Viger